

Recherches sociographiques



André BERGEVIN, Cameron NISH et Anne BOURASSA, *Henri Bourassa : biographie, index des écrits, index de la correspondance publique, 1895-1924*

André Beaulieu

Volume 10, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, A. (1969). Compte rendu de [André BERGEVIN, Cameron NISH et Anne BOURASSA, *Henri Bourassa : biographie, index des écrits, index de la correspondance publique, 1895-1924*]. *Recherches sociographiques*, 10(1), 131–132. <https://doi.org/10.7202/055452ar>

André BERGEVIN, Cameron NISH et Anne BOURASSA, *Henri Bourassa : biographie, index des écrits, index de la correspondance publique, 1895-1924*, Montréal, Les éditions de l'Action nationale, 1966, 150 p.

C'est Henry de Montherlant, je crois, qui rabrouait un jour un critique trop entreprenant en lui faisant remarquer qu'il devait s'abstenir de discourir d'un auteur si, au préalable, il n'en avait pas lu intégralement l'œuvre. Pour l'écrivain français, l'œuvre — mais tout l'œuvre — révèle ou dévoile l'homme qui l'a conçu, mais non un recueil de morceaux, fussent-ils des mieux choisis. Montherlant n'ignorait pas que, par cette seule remarque, il supprimait d'un revers de main les trois quarts de la production périodique. Voilà bien une exigence à laquelle les historiens et les critiques canadiens ne pourront désormais se soustraire lorsqu'ils aborderont l'étude de Bourassa. Ils ont maintenant à leur disposition, avec le *Henri Bourassa* de André Bergevin, Cameron Nish et Anne Bourassa, un instrument de travail à la fois essentiel et irremplaçable, qui leur permet un accès facile aux écrits du fondateur du *Devoir*.

Cet ouvrage de collaboration, François-Albert Angers le souligne dans la préface, a connu une longue gestation. Amorcé en 1953, alors que l'équipe de l'Action nationale publiait un recueil d'études consacrées à *La pensée de Henri Bourassa*, il ne devait paraître qu'à la fin de 1966. Non sans une certaine unité organique, l'ouvrage se présente, cependant, comme une sorte de triptyque : il s'ouvre sur une chronologie de la vie de Bourassa, établie par sa fille Anne, encadrée d'un index des écrits, signé de André Bergevin, et d'un index de la correspondance publique, dû à l'historien Cameron Nish.

Si la biographie resitue de nombreux faits, si elle corrige certaines erreurs de la plus autorisée des études de Bourassa, celle de Robert Rumilly, elle ne parvient pas toujours à éviter le ton ou de l'apologie ou de l'hagiographie. C'est au choix de certains qualificatifs et peut-être même à l'amour — devenu ici et là passion — que nous reconnaissons ces accents. Pouvait-il en être autrement lorsqu'il s'agit d'un père autant admiré qu'aimé ? Et par ailleurs l'étude n'y gagne-t-elle pas ?

Que André Bergevin se rassure. Son index ne pourra être qu'utile aux chercheurs. Il présente, par rapport à l'essai de 1953, un indéniable progrès, qui en fait maintenant un guide méthodique et sûr. Il demande toutefois — est-ce un mal ? — la collaboration intelligente du lecteur s'il a à cœur de rejoindre sur une même question tous les textes pertinents. Nous nous étonnons malgré tout que les livres, les brochures et les pamphlets n'aient pas été indexés au même titre que les articles du *Devoir*, les discours parlementaires et les conférences. Par rapport à l'ensemble du travail, nous serions tenté de dire que cette part la plus accessible — et peut-être la plus importante avec la correspondance — de l'œuvre de Bourassa gît là, encore inexploitée, sous le titre impropre d'*Index des ouvrages et des brochures*. Alors qu'il aurait fallu écrire *Bibliographie des...* puisqu'il s'agit, de fait, de la seule partie strictement bibliographique de l'ouvrage. De plus — faut-il s'étonner à nouveau ? — un tel travail devait-il négliger les études relatives à ce personnage si fécond et si controversé que fut et qu'est encore Henri Bourassa ? Une sorte d'état présent des études bourassiennes, pour parler précieusement, était-il prématuré ? Dépassait-il le cadre de cet ouvrage ?

De la correspondance de la collection Bourassa classée en trois catégories (correspondance privée, ecclésiastique et publique), Cameron Nish a inventorié et indexé les seules lettres publiques de la période 1895 à 1924. Le chercheur trouvera dans la troisième partie de l'ouvrage un triple index (noms propres des correspondants, sujets traités et noms propres des personnes citées) qui fournit une première orientation, la seconde étant de recourir aux volumes II à VIII de la thèse de l'historien afin de connaître le contenu des lettres. Quiconque a déjà entrepris un tel travail saura gré à Cameron Nish de ce monument digne — l'image est à nouveau appropriée — d'un bénédictin.

Il ne reste plus qu'à espérer que le souhait de Montherlant devienne réalité. À quand une étude définitive — l'homme et l'œuvre — de ce libéral-ultramontain, de ce conserva-

teur-progressiste, de ce « monstre sacré » que fut, à divers moments et selon des plans³ différents, l'énigmatique Henri Bourassa. Il est certain que le biographe qui pourra délier l'écheveau de ce destin aura du coup mis à jour de nombreux traits de l'âme québécoise.

André BEAULIEU

*Bibliothèque générale,
Université Laval.*

Lionel GROULX, *La découverte du Canada, Jacques Cartier*, Montréal, Fides, 1966, 194 p. (Collection *Fleur de Lys*).

À l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Canada, on insiste auprès de l'abbé Groulx pour qu'il relate l'œuvre de Jacques Cartier. Depuis lors, plusieurs historiens ont étudié la période des découvertes, énoncé de nouvelles hypothèses et reproduit des documents auparavant inconnus. Dans cette réédition, l'auteur en tient compte; il affirme même avoir pris son bien chez ces derniers. De fait, Groulx présente une étude constituée par la matière du premier volume, enrichie et révisée par les publications postérieures. L'approche du sujet demeure toutefois traditionnelle: on y tient bien plus compte des hommes, des dates et des événements qui sont passés à l'histoire que des entreprises de pêche, plus ou moins anonymes et dépourvues de caractère officiel, mais à certains points de vue encore plus importantes que les premiers.

Dans son étude, l'auteur procède du général au particulier: de la découverte du Nouveau-Monde à celle de l'Amérique du Nord, puis du Canada. Il explique les faibles répercussions provoquées par les établissements Vikings dans l'opinion européenne et sur la cartographie de l'époque et il démontre comment les besoins économiques et l'esprit d'expansion du christianisme ont entraîné la reprise des recherches. Groulx précise ensuite le rôle joué par les quatre pays qui se sont lancés à la découverte de l'Amérique du Nord. Des navigations assidues des Portugais, il retient surtout l'œuvre des Corte-Real. Il explique le peu d'intérêt des Espagnols pour cette contrée par leur préoccupation d'extraire les richesses de l'Amérique centrale. Il fait aussi le point sur l'aventure de l'anglais Cabot avant de s'attacher à l'œuvre des Français. Dans la dernière partie, consacrée à Jacques Cartier, l'auteur mentionne les buts poursuivis par les Français: il signale la « mystique de commerçants » qui prévalut lors des deux premiers voyages et l'orientation religieuse et colonisatrice qui se manifesta à partir de 1538. Il commente en détail les relations des découvertes, détermine la route suivie, les endroits visités, les circonstances des séjours et les conséquences de chaque voyage.

Quelques vécues déparent toutefois son œuvre. Ainsi, une mise en page déroutante laisse croire que Colomb était au service des Portugais. L'auteur se permet même une contradiction à l'égard de la position des Espagnols face aux entreprises françaises (voir les pages 49 et 143-144). Mais surtout, il accepte sans contester la supposition fort discutable de l'intérêt manifesté par les princes envers les découvertes. Sa preuve est d'ailleurs très faible: il signale l'activité diplomatique et il cite la commission accordée à Cartier par « vouloir et commandement du Roy ». « Autre détail important, ajoute-t-il, ce ne sont plus deux vaisseaux qui seront confiés au capitaine malouin, mais trois ». Mais ne convenait-il pas de signaler sous quelle autorité une commission était émise? Comment expliquer le choix d'un navigateur, certes expérimenté, mais inconnu, pour réaliser un objectif de si grande importance dans l'esprit du roi? D'autre part le roi était-il si pauvre qu'il n'ait pu suivre l'exemple de commerçants qui, chaque année, depuis près de trente ans, armaient un ou plusieurs navires « pour faire la pesche des Terresneuves »? Quelle commune mesure y a-t-il enfin entre les trois bateaux et les cent hommes de Cartier en face de la flotte de